

**Proposition d'article, par les élèves  
de la classe de Françoise Breton du Lycée Voillaume, (93)**

**Une mise en scène étourdissante autour d'*En attendant Godot***

A peine entrés dans la salle, nous sommes littéralement bousculés dans nos attentes : la scène n'est plus sur le plateau, mais au beau milieu des spectateurs ! Une longue pente en bois laqué scinde la salle en deux, un arbre gigantesque trône au cœur du public. Dégringolant sur cette pente, un comédien pousse des cris stridents en tentant d'enlever sa chaussure sans y parvenir, ses mouvements spectaculaires irradiant la salle : impossible d'ôter ce qui blesse, comme le ferait une obsession ou une douleur morale. La souffrance est jouée sur un mode clownesque, on hésite entre le rire et l'effroi, voilà dès lors le mélange des registres bien instauré, du comique au tragique : ici le théâtre de l'absurde nous paraît bien vivant ! Pendant toute la pièce, d'une durée de 2h45 avec un entracte de 15 minutes durant lequel des feuilles fraîches ont poussé sur « l'arbre mort », Vladimir et Estragon nous subjuguent de leurs tours parfaitement rythmés, mettant l'accent sur les mots porteurs de sens — l'attente et la fuite de l'ennui sont les lignes directrices —, alors ils tournent en dérision l'attente existentielle, la foi religieuse, les nécessités physiques, le besoin psychologique de jouer en permanence, les larmes, le désespoir, le sentiment de finitude et l'ennui d'exister. De nombreuses expressions se réfèrent à l'holocauste de la seconde guerre mondiale et laissent un arrière-goût de débâcle, le duo infernal de Pozzo le tyran désœuvré et Lucky le serviteur volontaire représente la relation récurrente de dominateur-dominé, notre humanité paraît alors remplie d'anomalies malsaines et d'instincts violents, le sadisme est inhérent à nos modes de fonctionnement. Le constat d'échec — « Rien à faire » — est alors criant : comment vivre après le désastre ? Qu'attendre de l'existence ? Comment espérer à nouveau ? On passe du « Rien » de l'exposition à « Allons-y » de la fin, donnant une impression d'évolution par l'action. Mais qu'est-ce qui peut changer ? Le huis-clos quasi tragique, avec un écran géant en fond de scène figurant l'arbre idéal dans une prairie calme et idyllique, nous enferme dans une destinée absurde : les personnages ne parviennent pas à achever le jeu, tout est fermé sans avenir, ils sont condamnés à recommencer les mêmes gestes, la même comédie, les mêmes échanges, pas de progression possible dans ce monde dérisoire. L'harmonie est virtuelle, sur écran géant. Mais elle n'intercède pas en faveur du monde réel : les chevaux qui passent sur l'écran sont indifférents aux appels !

Une autre symbolique surgit, présente déjà dans le texte : la mise en abyme. Tout est théâtralisé et nous sommes bien au théâtre, aucun doute sur ce point ! Pas d'illusion possible, les rideaux s'écrasent brutalement au sol, les comédiens interpellent sans arrêt les spectateurs, leur adressent les phrases phares de la pièce, et nous renvoient donc à notre propre théâtralité, c'est bien une pièce philosophique et drôle qui vise à nous faire réfléchir sur le cycle infernal de nos vies. Les comédiens débordent du cadre et viennent courir jusque dans la salle, derrière le public : les codes du théâtre sont bouleversés, et c'est tout l'univers qui est concerné par cette attente... Or la course ne s'arrête jamais, la mécanique gestuelle s'enchaîne, les accessoires sont là pour faire diversion, pour « faire passer le temps » (comme ils mangent un radis noir, un navet et une carotte)... Ils acquièrent de l'importance parce qu'ils meublent le temps mort, qui ne passe plus. Marie Lamachère indique que « Beckett joue à tordre subtilement ces codes » de la représentation : costumes, situation, décor. La scène est présentée comme un piédestal carré où les personnages circulent en mimant l'équilibre, délimitant eux-mêmes leur zone de jeu. Les chapeaux s'échangent, ils espèrent ainsi changer de rôle en changeant d'apparence, et tout est prétexte au jeu. « L'issue magnifique est l'humour, au cœur de l'inconsistance de nos vies » explique la metteuse en scène. Le philosophe Alain Badiou parle d'hommage « à l'obstination humaine (...), aux anonymes du labeur humain que le comique rend interchangeables et irremplaçables », Marie Lamachère parle d'hommage à la parole libre ! Et contre ces deux forces, la volonté de rompre l'ennui crée l'impulsion violente : bagarre, flagellations, crachats, insultes, tout est bon pour tuer le temps. Est-ce par ennui viscéral et goût de la domination que naissent les guerres ?

Quand tombe le pantalon d'Estragon (comme tombe le rideau), laissant le comédien quasiment à nu, un froid est jeté dans le dénouement/ dénuement : l'être à nu est « le roseau pensant » de Pascal, sa fragilité physique et morale nous apparaît crûment, mais nous ramène à la vérité non déguisée de notre simple existence. L'homme tient-il toute son élévation de son dénuement ? Sa part de ciel et de vérité, il la cherche physiquement, grimpant où le sol lui permet de s'élever, s'étourdissant lui-même, dans le jeu comme dans la tristesse, se laissant dériver dans des monologues farfelus de « penseur ». En attendant le fameux « Godot » (de l'anglais God ?), il trouve surtout son essence dans le langage farouchement libre.